

LE PONTIFE

Le Père Harding inclina sa haute taille.

— Nous sommes à Mach 2, Très Saint Père. Impossible d’aller plus vite, vraiment. Prenez patience.

Et il s’assit lourdement. Très Saint Père ! Jamais Simon ne s’habituerait à ce titre ridicule. Il n’était le père de personne, hélas ; il n’était pas saint, oh non ! et très saint moins encore. Simon parviendrait-il à les défaire un jour de leur papolâtrie ? Il n’avait plus beaucoup de temps pour cela, il le sentait, et peut-être plus du tout. Il se força à sourire.

— Merci, Père Harding. Je vais prendre patience, vous avez raison. Et dormir un peu. Le voyage me semblera moins long.

Il allongea les jambes, cala confortablement sa tête sur le souple dossier et ferma les yeux. Peu lui importait la splendeur des nuages sous la carlingue, et l’océan vert qui scintillait entre leurs déchirures, dix mille mètres plus bas. Son angoisse se dissipait, à présent qu’il avait pris sa décision, et ces quelques heures de silence qui lui restaient, il voulait les savourer, car c’étaient les dernières de sa vie, selon toute vraisemblance.

Derrière ses paupières fermées, la nuit fut soudain hachée de cris rauques, d’abois et de jurons, et il sursauta, se dressa sur son châlit ; la porte du baraquement fut violemment poussée, des bruits de bottes et

des hurlements tirèrent de leur sommeil grelottant ses compagnons hagards qui sautaient à terre, enfilèrent leurs galoches, gémissant sous les coups de trique, serrant contre eux leurs minces blouses en loques, et sortaient en désordre dans la cour enneigée. Les projecteurs éblouirent Simon qui croisa ses mains devant ses yeux. Un ordre rageur lui fit vite prendre la pose : mains sur la tête, alignement impeccable, au cordeau. Dans son hébétude, il n'avait pas encore aperçu la potence, au milieu de l'immense cour noire, géométrique, terriblement fonctionnelle sous les lumières crues. Il se mit à trembler et regretta d'être au premier rang ; mais, à treize ans, il était parmi les plus petits, bien sûr. C'était sa dixième pendaison, depuis un an qu'il était ici, mais il ne s'y habitait pas. Et cette fois... Dieu ! Au bout de la courte corde, il distinguait un gros crochet de fer... qu'avaient-ils inventé encore ? Le silence régnait dans les rangs, et les dents de Simon claquaient si fort qu'il eut peur qu'on l'entendît. Le froid mordait ses jambes nues, ses pieds entortillés de chiffons dans les sabots usés, et il aurait voulu serrer ses bras contre sa poitrine pour se réchauffer un peu ; mais il avait les mains croisées sur son crâne rasé, et le vent glacé s'insinuait dans les manches de sa blouse, coulait jusqu'à ses épaules et ruisselait sur son ventre et son dos comme un torrent de glaçons coupants. Il sentait le vertige le gagner, et la faim le torturait deux heures plus tôt que de coutume ; il avait par instants l'impression d'avoir chaud, tant le froid le brûlait. Les minutes passaient, lentes, impitoyables – et le silence sur la cour noire de monde était pesant, comme celui qui précède un orage ou une effroyable colère. Les chiens même s'étaient tus et ne tiraient plus sur leur laisse.

Enfin les rangs s'ouvrirent, à gauche de Simon, mais il n'osa pas tourner la tête, et il ne reconnut Daniel que quand il fut à deux pas de lui, écroulé sur la neige où les coups de bottes l'avaient précipité ; il protégeait sa tête des crosses qui s'abattaient sur lui, mais Simon avait

eu le temps d'apercevoir la face tuméfiée, inondée de larmes, la bouche ouverte sur des cris que les hurlements des soldats étouffaient. Rudement, ils le remirent debout et le firent avancer vers la potence, le canon de leurs fusils dans les reins. Simon pleurait sans rien dire, et serrait les lèvres aussi fort qu'il le pouvait pour ne pas crier aussi, crier comme Daniel. Il ferma les yeux, et son cœur cognait si violemment contre ses côtes qu'il espéra qu'il allait mourir, là, tout de suite. Un hurlement de bête lui fit ouvrir les yeux, puis il y eut un terrible silence : Daniel pendait à la potence, mains liées derrière le dos, chevilles entravées, tête grotesquement renversée en arrière ; il tournoyait lentement la bouche ouverte, et Simon vit que le croc de boucher avait été planté dans sa mâchoire inférieure que le poids du maigre corps décrochait peu à peu. Il entendait les râles de Daniel, il voyait ses jambes squelettiques trépigner dans le vide, et puis s'arrêter, et il avait envie de courir à lui, de le prendre dans ses bras, de le soulever un peu pour apaiser sa torture. Il eut un élan, se reprit. Je n'aurai même pas la force... on me tuera avant que je l'atteigne... ou on me pendra comme lui. Rien à faire, rien ! qu'à fermer les yeux pour ne pas voir Daniel, seize ans ; Daniel, qui souriait toujours ; Daniel qui avait tenté de s'enfuir... Simon grelottait d'horreur, de froid et de faim, et il aurait voulu se boucher les oreilles comme il fermait les yeux, pour ne pas entendre les cris rauques de Daniel, que sa bouche disloquée, béante, rendait inhumains. Je vais devenir fou ; je vais me mettre à hurler, ou à rire, je vais me rouler dans la neige et la mordre. Ah, il ne faut pas ! Je suis Juif. J'ai mon Dieu, le Dieu de Daniel et de mon père. Il ferma les yeux plus fort, et les paroles millénaires résonnèrent dans sa tête : « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est l'Unique Seigneur... » Elles tournaient dans sa tête comme des grelots secs, et soudain il ne les comprenait plus. « Écoute, Israël... » J'écoute, Seigneur, mais je ne T'entends pas. Où es-tu ? As-Tu jamais été ? Les fumées des sacrifices et les prières montaient-elles vers un

ciel vide ? Il revoyait sa mère préparer toutes choses la veille du sabbat, et puis son père, au soir, devant le petit chandelier à sept branches, allumer pieusement les bougies, la tête couverte et les yeux graves, avant de prononcer la prière... Son père, sa mère – où étaient-ils ? Dans quel enfer comparable au sien ? Ou en paix déjà, peut-être, il le leur souhaitait, dans son désespoir, et il espérait en même temps les retrouver un jour. « Écoute, Israël... » J'écoute, Seigneur : Daniel râle affreusement, et chaque secousse de ses jambes maigres déchire un peu plus sa pauvre mâchoire. « Écoute, Daniel, l'Éternel nous est un bouclier... Il garde tous ceux qui l'aiment » – et, Daniel, comme tu l'aimais ! « Il est proche de ceux qui l'invoquent » – ah, Seigneur, nous sommes des centaines ici, à demi morts de froid, de fatigue et d'horreur, qui t'invoquons avec des larmes pour ton serviteur Daniel ! – « Il soutient ceux qui sont prêts à tomber, Il exauce les malheureux... » et y a-t-il, Seigneur, sous ta lune et ton soleil, plus malheureux que Daniel et que nous, ses frères, qui le regardons mourir ? « L'Éternel est notre rocher, notre forteresse, notre libérateur. » Ah, Seigneur, c'est le moment ! Étends ton bras, lance ta foudre, écrase ces soldats et leurs chiens, et qu'elles s'ouvrent enfin, les lourdes portes du camp ! « L'âme en Sa présence est rassasiée de joie... » Alors, Seigneur, Tu n'es pas ici, ou nous n'avons pas d'âme ; « joie » est un mot dont nous avons de longtemps oublié le sens. « Et c'est Lui qui est Dieu, il n'y en a point d'autre. » De cela, Simon fut sûr tout à coup : il n'y en a point d'autre, il n'y a pas de Dieu du tout. Les larmes gelaient sur ses joues bleues, et il aurait voulu glisser sa main dans celle de Moshe, près de lui, mais il fallait les tenir sur sa tête, et ses bras engourdis lui faisaient affreusement mal. Derrière lui, il y eut le bruit d'une chute dans la neige, et vite on se serra pour cacher l'évanoui aux yeux féroces des gardiens. Simon se demandait depuis combien de temps il était là. Daniel n'en finissait pas de mourir, et l'aube blanchissait le ciel, dévoilant les trous dans les rangs

impeccables. Il faut que je tienne bon, sinon ils me tueront. En vérité, Simon ne savait plus pourquoi il voulait vivre, au sein même de l'horreur ; il avait l'impression que l'enfant qu'on avait poussé à coups de crosse, cette nuit, pour regarder Daniel expier son amour de la liberté, était mort là, à cette même place où la neige s'était tassée sous ses sabots ; son Dieu lui avait lâché la main et s'était écroulé comme une idole creuse. Daniel enfin ne râlait plus, et Simon était devenu un homme.

* * *

Il ouvrit les yeux, vit le visage de Sœur Rosalie qui souriait. « Votre médicament, Très Saint Père. » Il se redressa, aperçut par le hublot une côte encore éloignée – l'Amérique, enfin ! – prit sagement son remède, avec une ironie dans les yeux qui piqua la religieuse.

— Votre Sainteté a tort de ne pas croire à ce médicament... son cœur...

— J'y crois, ma Sœur, je vous assure. Je le prends, d'ailleurs : que demandez-vous de plus ?

Dans quelques heures, ma Sœur, sans doute ne serai-je plus là. Alors mon cœur, vous comprenez... Il lui rendit le verre vide avec un bon sourire et elle s'éloigna, une ride au front. Quand serait-il raisonnable ?

L'eau fraîche apaisa Simon et il reposa sa tête sur le dossier, fixant la terre, là-bas, très loin encore, mais qui s'approchait lentement. Il sourit, et Sœur Rosalie qui passait dans l'allée centrale en fut soulagée. Il apercevait dans le hublot le reflet d'un long visage fin, un peu flou, et il lui semblait voir une photo jaunie d'autrefois, le petit Simon Blumenstein dans l'échoppe de tailleur de son père, à Strasbourg, avec ses grands yeux bruns, son teint bistre, sa bouche mince, son nez busqué et la toison de boucles noires sur le front haut : un vrai petit

L'EMBELLIE

Véronique s'étonna que la peur l'eût si vite quittée. Le Boeing survolait l'Atlantique scintillant sous le soleil, et elle regardait de tous ses yeux, suffoquée de tant de splendeur. Elle sourit tout à coup en songeant à sa trisaïeule : une pauvre femme, apparemment, dont elle ne savait pas grand'chose, sinon qu'elle était morte presque centenaire, et qu'elle avait refusé toute sa vie de prendre le train. Véronique s'était toujours sentie proche d'elle, par-dessus quatre générations, sur ce point précis : elle avait aussi sa phobie ; pas le train, bien sûr, mais l'avion, dont elle jurait ses grands dieux qu'elle ne le prendrait jamais. Et elle avait tenu parole. Sa vie peu agitée n'avait d'ailleurs jamais exigé qu'elle le prît ; et alors qu'elle projetait d'aller en Russie avec des amis – un voyage qu'elle ne réalisa jamais, comme tous les autres – elle avait dit en riant qu'elle partirait seule par le train, à l'avance, et qu'elle les rejoindrait à Moscou. Ils ne l'avaient pas crue ; et pourtant, c'est ce qu'elle aurait fait, sans hésiter.

Et elle était là, assise à dix mille mètres au-dessus de l'océan, elle, elle ! Elle cessa de sourire : « Mon Dieu ! Qu'a-t-il fallu pour que j'aie ce courage ! ». Et l'angoisse la reprit. Quarante-cinq ans. Belle encore, plus pour très longtemps, d'une beauté qui donne de plus en plus de mal, qui exige une lutte de chaque instant. Vingt-cinq ans de mariage, heureux malgré les crises et les traverses. Une vie professionnelle réussie. Deux enfants qui ont été joie et souffrance, mais qui n'ont plus

besoin d'elle à présent.

Le vide, un peu – le tournant. On s'efforce de ne pas y penser, on vit au jour le jour, sans illusions, on se raccroche à mille riens.

Et puis, sans préavis, on est terrassé un soir, brutalement. Et le verdict tombe : infarctus. On se remet debout, peu à peu, la vie reprend comme avant, en apparence ; mais fêlée à jamais.

Quand la seconde attaque survient, on avait beau s'y attendre, c'est l'affolement. « Cette fois, c'est la fin ». Et puis non. On sort à nouveau du tombeau. On part en convalescence, seule pour la première fois, de longues semaines. Quand on revient, on n'est plus la même, et les autres aussi ont changé. Ils ont vécu sans vous, et on sent bien que, le premier désarroi passé, ils s'en sont bien tirés ; ils ont organisé leur vie, ça tournait bien ; que c'est tout juste si votre retour ne les dérange pas. Et puis ils sont soudain trop gentils, trop patients. « Suis-je donc si atteinte ? »

Au fond, elle a eu de la chance. Tout cela est arrivé juste au moment où elle commençait à se détacher sérieusement de la vie, sans secousse, très progressivement ; à avoir l'impression qu'elle en avait parcouru la meilleure part ; à n'en plus attendre grand'chose, maintenant : des petits-enfants, peut-être... oui ; mais pas avant longtemps, à l'évidence. Un nouvel amour ? Elle était profondément fidèle, et puis, à son âge... non, c'était trop tard, et trop bouleversant. Alors ? Rien à espérer que la vieillesse insidieuse, les deuils et la mort. Tout cela très lent, étalé sur de longues années. À quoi bon ? Partir en beauté, laisser un souvenir heureux, et des regrets... Elle en rêvait, parfois, puis haussait les épaules, reprise par la vie, ou l'habitude de vivre ; mais elle s'accoutumait ainsi à la mort, insensiblement, confortée par le soupçon qu'elle n'ouvrait pas sur le néant, mais sur une autre vie, la vraie, sans doute.

Et à présent, la mort était là, qui l'avait touchée deux fois déjà, et ne lui avait fait grâce que pour peu de temps, elle le savait. Toute sa

préparation intérieure ne lui avait d'abord servi de rien : elle avait connu l'hébétude, la terreur abjecte, l'espoir fou ; puis l'apaisement, l'acceptation – bientôt noyés à nouveau sous de hautes vagues d'horreur et de révolte.

Elle était gravement atteinte, elle le savait ; l'attitude de ses proches aurait suffi à l'en persuader, l'eût-elle ignoré. Elle avait dû renoncer à son métier, aux sorties, aux veilles ; on prévenait ses moindres désirs, on lui évitait toute fatigue, toute émotion ; on lui cachait tout. Elle vivait désormais dans un monde souriant, ouaté, où tout semblait facile, et les siens avaient accroché sur leur visage des masques qui l'angoissaient plus que tout le reste. Elle aurait voulu parler de la mort, de sa mort ; on le lui refusait. « Mourir ? Quelle idée ! Qui parle de ça ? » Personne, justement. Elle se sentait plus seule au milieu d'eux que vraiment seule.

* * *

Ce matin-là, il y eut une étrange convergence de petits faits, qui au début lui échappa, puis la surprit. La femme de ménage téléphona : son fils était malade, elle ne viendrait pas aujourd'hui. Puis ce fut son mari, qui ne rentrerait pas déjeuner, exceptionnellement. Un peu inquiète, elle appela sa belle-mère, qui lui répondit d'une voix dolente qu'elle avait la grippe, était couchée. Déconcertée, vaguement prise d'angoisse, elle prit ses médicaments, déjeuna, fit sa toilette. Devant sa glace, elle se trouva belle soudain ; la maladie l'avait amincie, creusé un peu ses joues, agrandi ses yeux ; elle se sourit, reprise par la vanité de sa jeunesse. Un bain, un shampoing, une mise en plis – la matinée passa ainsi, presque gaie. À midi, elle se maquilla légèrement, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps, se sourit encore, et alla croquer une pomme.

Puis s'assit soudain, désespérée devant cette longue plage vide de

l'après-midi ; elle écouterait des disques, lirait, écrirait à sa mère... et ensuite ? Son cœur s'accéléra tout à coup, et elle eut peur. « Je vais mourir ici, seule ; ils me trouveront ce soir. »

Une espèce de fureur la prit alors. « Vais-je passer le peu qui me reste à vivre dans ces angoisses de chaque instant ? me traîner précautionneusement du lit au fauteuil pour mieux prolonger mon agonie ? Est-ce vivre ? » Elle se redressa, se considéra longuement dans la haute glace du salon, avec toujours cette sorte de colère. « J'en ai assez ! assez de vivre suspendue à ce muscle malade de quoi je dépends désormais, et qui peut m'envoyer ad patres à chaque instant ! »

Soudain, elle alla vers son placard, choisit soigneusement un tailleur, des chaussures, et s'habilla pour la première fois depuis longtemps. « Tant pis, je sors. Autant mourir au soleil, dans la rue, au milieu des voitures, des vitrines et des passants. » Une pensée la retint : le scandale, l'attroupement, l'ambulance... « M'en fous. Je ne serai plus là. Qu'ils se débrouillent. » Cette idée la fit rire. Elle se sentait légère soudain, détachée de tout, même de sa mort ; prête à jouir de tout aussi, du beau temps, des arbres, des bruits de la rue.

Elle prit son sac, se dirigea vers la porte et se surprit à fredonner l'air de samba que jouait la radio. « La radio ! j'ai oublié de l'éteindre. » Elle revint jusqu'à sa chambre, marchant au rythme brésilien, souriante, légère sur ses hauts talons. Avant de tourner le bouton, elle prêta l'oreille aux paroles, un instant.

« Je veux mourir sous mille étoiles,
Je veux mourir au Carnaval... »

Elle en fut frappée (pensa : « en plein cœur », sourit) et se rassit. Une autre chanson l'agaça et elle éteignit la radio, surprise par le flot mêlé de pensées, de désirs et de rancœurs qui l'envahissait. Elle se mit à l'écoute de tout cela, essaya de faire le tri, s'embrouilla. Son cœur battait plus vite, mais elle n'y prêtait plus attention.

Soudain, elle se leva, prépara une valise, emplit son portefeuille de billets, vérifia qu'elle avait sa carte bleue, et fila vers la porte. Au dernier moment, elle se ravisa, prit un papier, hésita longuement, puis griffonna quelques mots. « Ne vous inquiétez pas. Je vais mourir ailleurs. Je ne suis pas folle, rassurez-vous. C'est mieux pour vous aussi. Merci pour tout. Vous aurez de mes nouvelles en temps utile. » Elle hésita encore, se reprochant la sécheresse du billet, mais incapable d'ajouter quoi que ce soit, pas même « je vous aime ». Elle en fut contrariée, fronça les sourcils ; vingt-cinq ans de vie commune avec les uns et les autres, et n'avoir pas plus à leur dire ! Avait-elle donc tant changé ? ou s'était-elle leurrée un quart de siècle sur ce qui la liait à eux ? Incroyable... Elle se secoua, signa le billet et s'en fut.

Dans le taxi qui l'emmenait à Roissy, elle s'enchantait de tout, des rues traversées, du soleil – ivre de liberté : car elle s'avisait soudain qu'à quarante-cinq ans, elle n'avait encore jamais su ce qu'était la liberté. « Il serait temps de m'y mettre ! » Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de sa maison, de sa ville, elle se sentait plus légère, comme si à chaque tour de roue elle eût abandonné une vieille dépouille ; plus de famille, plus de métier, plus d'amis, plus d'obligations. « Il n'y a plus que moi. Inouï ! Je ne me suis jamais occupée de moi... les autres, toujours les autres ! » Elle avait envie, immensément, d'être égoïste. « Après tout, j'en ai le droit. Je leur ai tout donné, durant vingt-cinq ans. Quoi qu'il me reste à vivre, à présent, c'est à moi. Seule. » Elle s'assombrit. « Je ne serai pas égoïste longtemps. »

Fébrilement, elle arracha une page de son agenda, y écrivit en grosses majuscules : « En cas d'accident, prière de prévenir... » – plaça la feuille dans son sac, contre son portefeuille, puis, rassurée comme si elle avait fait désormais pour eux tout ce qui était en son pouvoir, elle descendit du taxi et fila vers l'aéroport.

Elle pensait : « Folle ! je suis folle ! », mais n'arrivait pas à se sentir coupable. « À partir de maintenant, tout ce que je verrai, entendrai,

L'IMMEUBLE

Madame Rose ouvre les rideaux de cretonne à fleurs qui masquent son lit, au fond de la loge minuscule, et s'étend en soupirant. Ses yeux se posent un instant sur la tapisserie grisâtre, en face d'elle, où elle a fixé un cadre ovale, en bois verni : son mari et elle-même le jour de leurs noces... Mon Dieu ! peut-on vivre si longtemps ? Combien d'années de cela ? Quarante-six... et déjà vingt de veuvage, de solitude. Victor avait ces longues moustaches, oui, cet air martial, ces yeux perçants, et une raie au milieu de ses cheveux blonds ; et elle, Rose, une couronne de fleurs blanches plantée bien droite sur son chignon brun, avec le voile de tulle moussant autour de son visage rond, de son regard naïf et confiant, de son front sans rides... « Ce que nous datons, mon pauvre vieux ! » Et ce qu'on devient... Elle étend la main derrière sa tête, rencontre la poire électrique, éteint. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle sent la fatigue de la journée sourdre d'elle, comme des tiges de souffrance, minces et brûlantes, qui sortent de chaque point de son corps, et s'étirent jusqu'à terre, à travers le vieux lit de bois. Puis peu à peu, les tiges s'amollissent, disparaissent, et il ne reste qu'une lassitude infinie, entre douleur et plaisir, comme lorsqu'on agace de la langue une dent malade. « Quelle journée ! » Elle fixe les raies lumineuses des volets de la loge, éclairées par le réverbère d'en face, écoute le bruit des voitures sur l'avenue proche, le pas d'un homme qui promène son chien – il faudra

enlever les crottes sur le trottoir demain – les talons vifs d’une femme pressée, des bribes de conversation, des rires attardés. Il lui semble que la vie s’est réfugiée au-dehors, et qu’elle, la pauvre Rose, gît au fond de son caveau, les yeux ouverts, immobile et muette, avec tout le poids de l’immeuble au-dessus d’elle. Six étages de brique et de ciment, vingt-et-un logements bourgeois, et le septième étage mansardé, divisé en cellules monacales, où les bonnes gisent comme elle à cette heure, aussi lasses mais plus près du ciel. Rose connaît chaque carreau blanc et noir du hall d’entrée, chaque marche de l’escalier, dont le tapis rouge à barre de cuivre s’arrête à l’orée du septième étage – les bonnes n’ont pas besoin de tapis – et les glaces, et les plantes vertes, et l’ascenseur, avec son odeur de parfum et de tabac froid. Elle connaît aussi par cœur la cour cimentée et l’escalier de service en fer, le poids des poubelles, et l’appentis où elle range les balais et les seaux, l’échelle et l’aspirateur. Il y a la cave également, sans électricité, humide et noire, pleine de poussière de charbon, où elle accompagne les livreurs à l’automne, une bougie à la main. Elle connaît enfin chaque porte vernie, chaque sonnette, chaque voix de ce monde en réduction qu’elle sent peser sur elle chaque soir, lourd d’indifférence et d’un vague mépris, ou d’une familiarité pire encore.

Elle a tiré un rideau épais sur la porte vitrée qui toute la journée la fait vivre comme à l’étalage, malgré le tulle blanc dont elle le voile. À toute heure, on y frappe, on ouvre sans attendre la réponse, on passe la tête, ou en entre carrément ; facteur, livreurs, porteurs de télégrammes, visiteurs ou locataires, ils veulent tous un renseignement, et ils ont un geste agacé quand ils trouvent la porte close et lisent l’écriteau que Rose y a mis : « La concierge est dans l’escalier » ; ils se plantent au bas des marches, crient : « Concierge ! » ; et elle, du troisième où elle lave les vitres, se penche sur la cage d’escalier, répond. Mais ils détestent l’autre écriteau qui indique qu’elle va revenir « de suite », et on le lui a si bien fait comprendre qu’elle ose à peine s’absenter pour

faire ses courses.

Une morte dans son caveau, ou une esclave dans son réduit, écoutant dormir ses maîtres. À main droite, la loge exigüe, à gauche, le mur froid de l'autre immeuble, et la concierge qui repose comme elle à cette heure : si elle heurtait le mur, l'autre l'entendrait. Mais elle ne le fait pas. « Il faut que je dorme. Je ne pourrai pas me lever demain. » Elle dit sa prière, la même qu'on lui a enseignée soixante ans auparavant et sans quoi sans doute elle ne pourrait pas s'endormir en paix – l'habitude – et ferme les yeux. Au cinquième, madame Mesurier joue encore des valses, et demain quelqu'un ouvrira brutalement la porte de la loge : «madame Rose, il faut absolument que vous lui disiez... ce n'est plus possible ! » Et Rose, en remettant le courrier, fera timidement la commission, prendra sur elle toute la colère de la rousse explosive, et redescendra l'escalier en soupirant. Une porte s'ouvrira au quatrième : « Alors ? » « Je lui ai dit, madame, c'est fait. » « Vous n'êtes pas assez énergique, madame Rose, je suis sûre que ce soir elle recommencera. » Avec un geste d'impuissance, elle regagnera sa loge, où elle se permettra enfin de lever les épaules et de dire tout haut : « Vas-y toi-même ! » Mais elle a passé l'âge des révoltes, et s'apaise tout de suite. « C'est vrai que si moi je l'entends du rez-de-chaussée, la pauvre, juste en dessous, ne doit pas en perdre une miette. » Et elle la plaint, excuse d'avance sa colère du lendemain.

La valse s'arrête enfin chez les Mesurier – il n'y en a que trois, toujours les mêmes, avec les mêmes fautes toujours aux mêmes endroits –, mais le bébé du premier se met à hurler. Rose entend les pieds nus de la mère courir vers le petit lit, et le bruit du berceau qu'elle roule pour apaiser l'enfant. Mais il crie de plus belle, comme chaque soir, et les pas lourds du père résonnent sur la tête de Rose. « Il va se mettre en colère... » Ça ne rate pas. Les deux voix se mêlent aux cris du bébé, de plus en plus violentes, de plus en plus aiguës. Le berceau file au fond de l'appartement, et l'on n'entend plus que la voix

du père, furieuse. Madame Rose en a le cœur serré. « La pauvre, elle pleure encore... » « Minuit ! Mon Dieu ! Et le réveil qui sonne à cinq heures ! » Elle ferme les yeux, essaye de ne pas entendre les sanglots, là-haut, ni les cris du bébé assourdis par la distance, n'y arrive pas. « Demain, elle aura sa petite mine... pourvu qu'il y ait une lettre de sa mère au courrier ! »

Une portière claque. La porte de l'immeuble s'ouvre, se referme avec un bruit sec, puis celle de l'ascenseur. Pas un mot, pas un chuchotement. « Les Lebert. C'est mercredi, ils rentrent de leur bridge. » Une vague de parfum passe sous la porte de la loge. « Oui, c'est bien elle. » Fardée, bouclée, élégante, et lui tiré à quatre épingles, rasé de près, gominé, mais tous deux muets, les yeux vides, dès que leurs invités les quittent ou qu'ils reviennent d'un dîner. Madame Rose préfère encore les disputes des jeunes Mairat, au premier, à ce silence froid qui lui saute au visage quand elle porte le courrier au second, deux fois par jour. La main baguée aux ongles rouges se tend, prend les lettres. « Merci. » Et la porte se referme sur Rose qui reste toujours un instant interdite, malgré l'habitude, respire le parfum lourd qu'elle déteste, et puis s'éloigne, le cœur serré, vers une autre porte. « Ils se déshabillent, sans un mot. Elle ôte ses bagues, ses boucles d'oreilles, les pose dans une coupe, se démaquille. Ils se couchent dans le grand lit de satin bleu, si loin l'un de l'autre qu'un troisième pourrait dormir entre eux. Ils éteignent. "Bonsoir". "Bonsoir". Ou peut-être ne disent-ils rien ? Et ils rêvent, chacun de son côté, d'une vie merveilleuse où l'autre n'est jamais. Demain, au réveil, quelle déception... » Madame Rose se retourne. « Presque une heure, déjà ! Il faut que je dorme. »

Des amoureux chuchotent contre sa fenêtre ouverte, elle les entend rire doucement, s'embrasser à gros baisers sonores – « des baisers de nourrice » disait sa mère – et puis de longs silences. « Ah, ils s'embrassent mieux ! » pense-t-elle. Et elle sourit dans l'ombre, s'endort enfin.

LA BELLE FOLIE

Elle fredonnait une espèce de fado triste et un peu faux, ponctué des coups de son balai contre les marches de pierre. Une Portugaise, évidemment. Je l'imaginais petite et ronde, le visage plein, un gros chignon natté sur la nuque ; consciencieuse, active et vêtue de noir. De noir, comme moi. Pour rien au monde je n'aurais bougé d'un millimètre pour la regarder. Je songeais seulement : « Pourvu qu'elle ne m'aperçoive pas ! Pourvu que je n'aie pas envie d'éternuer ! Pourvu qu'elle s'en aille vite ! » Et j'écoutais mon cœur battre violemment, avec l'impression que toute la salle en retentissait. Mais non ; Maria continuait à balayer en chantonnant, répondant parfois d'une voix forte à une compatriote qui lui parlait d'une autre salle. Quand auraient-elles fini ? Toujours fredonnant, Maria posa son balai et se dirigea vers moi. Mon cœur fit un bond quand je vis sa main grassouillette promener un chiffon sur le socle de mon vase. J'étais tout en noir, plaquée contre la cavité sombre qu'il remplissait de son énorme masse de pierre, qui m'empêchait de respirer librement. J'avais eu un mal fou à me glisser derrière lui, et il y avait près d'une heure qu'une grappe de raisin s'enfonçait entre mes seins et me faisait souffrir. Je maudissais Bacchus et l'artisan romain qui avait sculpté cela deux millénaires auparavant ; je l'imaginais soufflant sur son ouvrage pour en ôter la poussière de pierre, et se reculant pour l'admirer, satisfait. Je commençais à avoir faim, aussi – c'était l'heure du dîner – et si cette

maudite grappe eût été réelle, je sais bien ce que j'en aurais fait.

Maria était consciencieuse en effet, et son chiffon passait bien partout jusqu'à frôler mes chaussures noires. J'eus peur un moment qu'elle ne se hissât sur le socle pour dépoussiérer la guirlande de raisins – mais non, tout de même. Elle finit par s'éloigner, et mon cœur se calma peu à peu. Mais il se passa près d'une heure encore, scandée de pas, de coups de balai et d'éclats de rire, avant que les lumières ne s'éteignent enfin, salle après salle, et que le bruit des lourdes portes refermées ne résonnât jusqu'à moi, sinistre. J'eus peur tout à coup, comme si on m'avait abandonnée seule dans un caveau, et malgré ma fatigue et ma souffrance, je ne quittai pas tout de suite mon étau de pierre. Quand enfin j'eus réussi à m'en dégager et à sauter à terre, je criai presque de douleur et passai un bon moment, assise sur le bord de la niche, à masser mes bras et mes jambes ankylosés. Le clair de lune passait par les hautes fenêtres, dans la cage de l'escalier, et cela me réconforta un peu. Je me dressai enfin, ôtai mon imperméable pour être à l'aise, et tirai de mon sac un gros sandwich que je dévorai rapidement, en regardant les miettes tomber sur le carrelage de marbre encore humide de la serpillière de Maria. Puis j'allai aux toilettes boire un peu d'eau dans le creux de ma main, et je me sentis tout à fait bien, sauf cette douleur entre mes seins. Enfin, enfin, le Musée était à moi ! Si longtemps que j'en rêvais, sans l'avoir jamais osé ! J'essayai de ne pas penser qu'il faudrait en sortir demain matin sans être remarquée... j'avais réussi à y rester, c'était le plus difficile. Pour l'instant, je voulais que rien ne vînt gâcher ma joie, ni mon émotion.

Mon sac à l'épaule, j'avancais lentement, et je faisais sonner mes talons avec la fierté paisible de qui se sait chez soi. Je connaissais mon musée par cœur, et le clair de lune l'illuminait, bien assez pour que je m'y dirige aisément, bien trop pour que je ne le trouve pas soudain plus beau, étrange aussi, féérique. Sous leurs vitrines où Maria venait de passer son chiffon, les racloirs de silex et les pointes de flèches

étaient d'un ambre profond qui m'émouvait, et je les contemplais comme si je ne les avais jamais vus. Le Faune de marbre, là, au détour de ce couloir, étincelait sous la lune, et il me sembla qu'il allait éclater de rire, bondir de son socle et se jeter sur moi ; mon cœur battit plus vite soudain, et je ne sus pas si c'était de peur ou de désir. Folle ! Qu'étais-je venue faire ici, seule, la nuit, comme une gamine de quinze ans qui brave les interdits et en est à la fois très fière et atterrée ? Comme notre vernis de civilisés scientifiques et raisonnables craque vite ! Il suffit de la nuit, du silence et de la solitude pour que surgissent les peurs de toujours, les peurs de très loin, avec les contes de nourrice dont on ricanait tout à l'heure encore, et qui maintenant vous font les mains moites et le cœur serré. Folle, oui ! Pour conjurer mon angoisse, je fis sonner plus fort encore mes talons sur le marbre, et je me dirigeai vers la salle obscure où je savais trouver des tableaux amis. Ma torche à la main, je m'assis sur la banquette de velours usé, et je sortis de mon sac mon petit magnétophone. Le bruit sec de la touche qu'on enfonce, et les danses de la Renaissance envahirent la salle, joyeuses, naïves, fraîches comme les joues et le rire de Maria tout à l'heure. Aussitôt je me sentis mieux et j'eus un peu honte de ma frayeur. Paisiblement, je dirigeais ma lampe vers un tableau, puis un autre, et je m'enchantais de la douce luisance des vieux cadres ; là, c'était la Descente de Croix, avec le corps plus blanc du supplicié au milieu des robes de couleur ; là, une nature morte : ma lampe tirait de l'ombre une grappe de raisins bleus pruinés sur une assiette d'étain, un verre à pied de gros cristal taillé où brillait un vin sombre, une orange à demi pelée dont le zeste en serpentín pendait sur un tapis de table de velours vert à glands d'or... Admirable. La paix me pénétrait, et je n'avais plus peur. Je fredonnais les danses de ma cassette, et mon pied battait joyeusement la mesure tandis que je braquais ma lampe sur une trogne avinée, un casque d'or, une Madeleine en larmes, un mendiant pouilleux, un donateur raide et suffisant au regard lointain, une ville aux mille

tourelles pointues avec ses murailles à créneaux contre un ciel incroyablement bleu... mes tableaux, mes amis, mon Musée ! J'étais seule avec eux, et tout cela était à moi pour une nuit. Je me levai en chantant toujours, et je crois bien que je me mis à danser, tenant ma robe à deux mains comme si elle eût été longue et lourde ; ma lampe posée à terre éclairait le plafond à caissons, et il me semble n'avoir jamais été aussi heureuse, du moins de ce bonheur simple et parfaitement pur qui me poussait, contre tout droit, à poser mes mains sur les toiles, à caresser ce visage, à suivre du doigt les plis de ce manteau. La tête du gardien s'il m'avait vue ! Il m'aurait dit : « Si tout le monde faisait comme vous... » Évidemment. Il aurait dit cela, et m'aurait regardée avec réprobation. Mais justement, personne ne le faisant jamais, je pouvais bien, moi, cette nuit... « Je n'abîme rien, monsieur le Gardien, je ne volerai rien non plus. Je n'ai pas de canif pour taillader les toiles, vous pouvez me fouiller. Je veux seulement toucher cela, vous comprenez ? Poser mes mains là où Claes a posé les siennes, ou Le Nain, ou Latour... vous comprenez ? » Il ne comprenait pas, non, lui qui vivait là depuis vingt ans et plus, et connaissait tout cela bien mieux que moi. Qu'allait-on me faire ? Le commissariat... la semonce... une amende... la prison ? Un article dans le journal : « On a arrêté une déséquilibrée qui... » Je me secouai. J'étais seule. Le gardien regardait la télévision à cette heure, sa casquette galonnée au porte-manteau, et il se moquait bien de Latour et du Faune, qui étaient à moi, à moi seule, pour toute la nuit. Les danses joyeuses chassaient les fantasmes de l'ombre et du silence et me fouettaient le sang. À moi le Faune ! Je courus vers lui, dans le couloir où déjà la lune ne l'éclairait plus de la même façon, et je me hissai sur son socle, m'agrippant à son bras de marbre qui brandissait une flûte brisée. Je me serrai contre lui, et posai ma bouche vivante sur ses lèvres entrouvertes par le rire. Puis je m'écartai et me mis à rire avec lui en songeant au scandale que mon geste aurait causé en plein jour ; c'est à

l'hôpital psychiatrique que je me serais retrouvée, à coup sûr, et de graves crétins en blouse blanche m'auraient interrogée longuement sur ma vie sexuelle. Ô Nuit, nuit merveilleuse qui endors les imbéciles et rends sage et bon ce qu'ils jugeraient pervers ! Je te bénis, ma nuit bleue, et toi, ma lune ronde, je te bénis aussi : vous savez bien que je ne suis pas folle, mais que j'ose seulement ce qu'ils rêvent peut-être de faire, les gardiens, les visiteurs et les psychiatres, si ce n'est pas pire ! Quel mal faisais-je, ma lune ? Qui demain verrait l'empreinte de mes mains sur le visage de la Vierge, ou la trace de mes lèvres sur celles du Faune ? Personne. Et nul ne le saurait jamais, à moins que je ne le dise... encore ne me croirait-on pas, peut-être, et hausserait-on les épaules en disant : « Farceuse ! » Alors ?

J'ai besoin de tenir ce que j'aime, ma lune, tu le sais bien ; de le tenir contre moi, serré, embrassé, de sentir sa chaleur et sa vie sur ma peau. Et même ce qu'on dit mort... Te rappelles-tu ce soir au Mont ? Tu brillais ronde là-haut, et je voyais ton reflet sur le sable et dans le fleuve envasé. Ô lune, lune millénaire et bien plus, tu avais vu la mer déserte et cet îlot noir sur elle, si longtemps ! Et puis les barges des constructeurs, et ce chantier incroyable, longtemps, si longtemps... et puis les siècles sur la Merveille, et les boutiques hideuses, et les touristes ébahis... Et tu m'as vue ce soir-là, ma lune, sur le Mont redevenu solitaire, poser mes mains sur la muraille humide, longuement, comme pour en prendre possession ; comme pour y rejoindre aussi ces mains mortes, toutes les mains qui s'y étaient posées, par hasard ou par amour, et celles qui l'avaient possédée et celles qui l'avaient construite. Alors je sais que tu comprenais aussi, ma lune, pourquoi, seule au Musée cette nuit-là, je dansais sur de vieux branles oubliés ; pourquoi je caressais les toiles – pieusement, monsieur le gardien, pieusement, je vous le jure – et pourquoi j'avais étreint le Faune, et baisé son rire de marbre. Je ne l'avais jamais fait auparavant, bien sûr, et je savais aussi que je ne le ferais jamais plus.

Table des matières

CE QUE DIT MARIE.....	4
LA FEMME INFIDÈLE.....	9
LA DERNIÈRE SAISON.....	35
LE CARRÉ.....	39
LA VOYANTE.....	56
LE PONTIFE.....	65
L'EMBELLIE.....	87
L'IMMEUBLE.....	105
LA DEMOISELLE ÉLUE.....	125
LE PUIT.....	141
LE MIROIR DES ARNOLFINI.....	151
LES DEUX POUVOIRS.....	164
NATALIS DIES.....	173
LA BELLE FOLIE.....	187
INCARNATION.....	199
LA DERNIÈRE PERLE.....	210
D'AMOUR ET DE SABLE.....	234
LA CAVE ET LE GRENIER.....	243
LE MURET.....	254
LE LUTH ET LE SENS.....	259
LES DAMES DE VEYNES.....	273
UNE HISTOIRE D'AMOUR.....	309